





# LES FENÊTRES

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*La Mer dans une goutte d'eau*, 2016 (avec R. Kapuściński)  
*Les Vies de Maria*, 2020

HANNA KRALL

# LES FENÊTRES

*Traduit du polonais par Margot Carlier*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Okna*

© 1987, by Hanna Krall  
© 2021, Les Éditions Noir sur Blanc  
pour la traduction française  
ISBN : 978-2-88250-681-8

## Avant-propos

Après le succès de *La Sous-locataire*, Hanna Krall écrit son deuxième roman, *Les Fenêtres*. Il sera publié en 1987, d'abord à Londres, aux éditions Aneks, puis réimprimé la même année en Pologne, dans le circuit d'édition clandestine, par Pokolenie (Génération). Créée par un groupe de jeunes au lendemain de l'instauration de la loi martiale, cette maison d'édition fonctionnait dans des conditions précaires, essentiellement avec des duplicateurs, parfois des équipements volés dans des imprimeries d'État ou passés en contrebande depuis l'étranger.

Étant donné ses problèmes récurrents avec la censure – livres retirés des librairies ou mis au pilon –, Hanna Krall s'adressa directement à un éditeur dissident, établi en Angleterre. *Je n'avais aucune chance ici, en Pologne, je ne sais plus comment je me suis débrouillée pour expédier le manuscrit. Sans doute par l'intermédiaire d'amis qui avaient des contacts avec les journalistes étrangers, les diplomates, avec le monde libre, raconte-t-elle.*

L'action des *Fenêtres* se situe en 1984, au lendemain de l'état de siège (1981-1983) décrété par le général Jaruzelski. Celina, l'héroïne du roman, est une quadragénaire dont la vie se trouve bousculée par les événements politiques qui déchirent son pays. Citoyenne engagée, elle cache chez elle

des dissidents, participe à des réunions clandestines, devenant ainsi le témoin privilégié des événements dont parlent les médias du monde entier. Elle assiste également au procès des assassins du lycéen Grzegorz Przemysk. Cet épisode, autour d'un meurtre qui a bouleversé la Pologne, constitue la trame principale du roman.

Rappelons les faits : le 12 mai 1983, Grzegorz Przemysk, un jeune bachelier de dix-neuf ans, fils de la poétesse Barbara Sadowska, est arrêté par des fonctionnaires de police, puis sauvagement battu dans un commissariat de la vieille ville de Varsovie. Deux jours plus tard, il décède à l'hôpital. Sa mort est considérée comme l'un des crimes les plus odieux – et les plus tristement célèbres – perpétrés par le pouvoir communiste polonais. En juillet 1984, à la suite d'un procès orchestré par les autorités, le tribunal libère les policiers inculpés, condamnant en revanche les ambulanciers qui ont conduit la victime à l'hôpital.

*Bien sûr, j'ai assisté au procès Przemysk. Il a duré six semaines, et je n'en ai pas manqué un seul jour. C'était terrible,* raconte Krall. Des témoignages, des extraits des minutes du procès reviennent au fil des pages du roman, comme un refrain. Mais, fatalement, le passé plus lointain se profile en toile de fond. C'est que la guerre n'est pas si loin. Ni le souvenir de la Shoah. Ni la campagne antisémite de 1968... Pendant l'Occupation, la mère de Celina a caché chez elle une juive et sa fille, Paula. Devenue adulte, cette dernière décide de s'expatrier en Afrique du Sud. Des jeunes gens qui se réunissent dans l'appartement du père se demandent comment être juifs en Pologne. Les époques s'entremêlent ainsi dans une narration savamment découpée, morcelée, rythmée par les césures. L'auteure est fidèle au style sobre, voire dépouillé, qui est sa marque de fabrique. Ici, pas d'emphase, pas de bavardage, mais beaucoup de points de suspension... Est-ce une invitation adressée au lecteur à compléter le récit, à poursuivre sa réflexion ? Pour Czesław Miłosz, l'écrivain est

*le secrétaire de l'invisible*. Cela s'applique parfaitement à Hanna Krall, qui s'évertue à montrer ce que l'on aurait préféré ne pas voir ou qui, tout simplement, nous échappe. Dans son roman, Krall n'impose jamais son point de vue, elle se limite à empiler les situations. Fait cohabiter des personnages fictifs avec une kyrielle de personnages réels : Barbara Sadowska, Marek Edelman, Jacek Kuroń, Zbigniew Bujak (et ce dernier se cache aussi sous les traits de Paweł).

À propos des *Fenêtres*, le journaliste Kazimierz Dziewanowski écrit : *Si vous voulez apprendre des choses sur la Pologne, sur les juifs en Pologne, sur la Pologne vue par les juifs, sur les Polonais ; bref, sur nous tous dans ce foutu monde totalitaire, alors lisez ce livre !*

*Les Fenêtres*, bien que très documentées, n'ont pourtant rien d'un reportage. Hanna Krall nous offre un véritable roman qui aborde la réalité par le biais de la fiction. Adoptant un dispositif narratif plutôt classique, elle joue avec les perspectives, les éventualités, les projections dans le temps et, surtout, avec ses personnages. Elle confond volontairement la narratrice avec l'héroïne, fait intervenir l'auteur, qui s'imisce dans le texte, dialogue avec les protagonistes, fabrique son héroïne sous les yeux du lecteur, créant ainsi un récit « en direct », pourrait-on dire.

À l'évidence, dans ce roman aux accents autobiographiques, l'écrivaine se révèle plus que jamais, n'hésitant pas à porter sur elle-même un regard décalé, parfois amusé. On la retrouve dans les personnages de Paula, de Celina, de la journaliste, sans qu'elle corresponde à aucun d'entre eux véritablement, car la fiction a le pouvoir de modeler, de transformer, de recréer... Krall avoue volontiers s'être inspirée de sa propre vie : *Je suis bien obligée de me servir de la réalité pour combler les manques de mon imagination. Il m'arrive, du reste, de m'inspirer de ma propre vie. Mais elle est toujours mêlée aux vies de nombreuses autres personnes. Tout y est remanié. Mais*

*quelle importance de savoir ce qui m'appartient ou pas ? Un roman est un roman !*

Oui, mais voilà, *Les Fenêtres*, ce n'est pas un roman comme n'importe quel autre. La fiction y est constamment au service de la réalité, et la romancière cède parfois à la journaliste, soucieuse de précision, d'exactitude dans la description des faits. *En bataillant avec les faits, j'ai parfois l'impression de gagner. De réussir à raconter non pas comment les choses étaient, mais comment elles devraient ou auraient dû être. Mais, immédiatement, la réalité s'impose et prend le dessus. Un livre est comme l'arche biblique où l'on se doit de sauvegarder certains détails pour la postérité,* écrit Hanna Krall, résumant ainsi sa démarche d'écrivaine.

À croire qu'elle a su trouver un juste milieu entre la fiction et la réalité.

MARGOT CARLIER

*Salut, tu es là ? C'est bien. Et moi ? Oui, moi. Est-ce que j'existe encore ? Il fait si bon ici, chez nous, sur la haute berge. L'été est arrivé, l'air est soyeux et la douceur de la soirée colle à la peau...*

C'est elle. Elle a l'habitude de noter une multitude de choses, par exemple : « L'air est soyeux ; le matin, des écharpes de brume étaient suspendues au-dessus de la berge ; je suis assise dans la véranda et je n'attends rien. »

Elle prend des notes à l'intention de quelqu'un qui les lira dans vingt ou trente ans. Elle ne sait pas quand exactement, peut-être dans un futur regroupant l'ensemble des temps à venir. Par précaution, toutes les quelques pages, elle vérifie sa propre présence. (Et moi ? est-ce que j'existe encore ?)

Elle est persuadée que celui qui la lira sera intrigué par son manque total d'attente.

Elle a la manie de remercier pour tout. Elle se réveille à l'aube et voit le ciel. Aussitôt, elle remercie pour le ciel, pour le jour qui pointe et pour la douceur du réveil. Si elle se trouve à la campagne et qu'à son réveil elle aperçoit des lambeaux de brume accrochés aux branches du genévrier sur le coteau – elle remercie pour la berge de la rivière.

Quelqu'un<sup>1</sup>, dans un livre, envoyait toujours des messages au Créateur, de partout, où qu'il se trouvât. Il L'informait,

---

1. Vonnegut, évidemment. (N.d.A.)

par exemple, que les toilettes pour hommes étaient d'une remarquable propreté et que le tapis dans le hall était de couleur bleu marine. Sais-Tu seulement ce qu'est le bleu marine ? demandait-il au Créateur. Pour ce qui la concerne, elle n'informe pas, elle remercie, et elle a pris l'habitude de le faire méticuleusement, avec des phrases complètes. Écoute, dit-elle, je Te remercie pour ma berge. Puis elle ajoute : si Tu n'y vois pas d'inconvénient, fais en sorte qu'elle reste là un certain temps encore. Mais très vite elle se ravise, car ça a tout l'air d'une requête, et elle s'était juré de ne jamais rien demander. Les gens sont sans gêne. Ils veulent toujours quelque chose, ils n'arrêtent pas de L'importuner avec leurs problèmes, au mieux ils Lui proposent un échange. Durant la guerre, l'une de ses amies avait même voulu conclure un marché : je vais compter jusqu'à un million, et Toi, Tu vas te débrouiller pour mettre fin à cette guerre, d'accord ? (De son côté, c'était assez facile à tenir, car, hormis le fait de compter jusqu'à un million, rien ne dépendait d'elle, absolument rien.) Elle commença donc à compter. Apparemment, Il releva le défi et mit fin à la guerre. Pourtant, elle n'en était qu'à huit cent mille, mais il faut dire qu'elle a été honnête. La guerre terminée, elle continua à compter. Elle éprouvait même des remords d'avoir promis trop peu et avait l'intention de poursuivre jusqu'à un milliard, mais on l'en avait dissuadée.

Pour revenir à mon héroïne...

Contrairement à tous ces gens qui imploront sans gêne, elle a le sens de la pudeur, se satisfait de peu et se limite donc à des remerciements. Hélas, cela suppose une bonne dose d'hypocrisie. En disant : « ...si Tu n'y vois pas d'inconvénient », elle espère que son humilité sera remarquée. Et peut-être même récompensée... Par le talent, par exemple. Si seulement elle avait du talent, elle saurait décrire la haute berge de la rivière. Au fond, ce n'est pas une affaire personnelle, explique-t-elle sur un ton on ne peut plus persuasif.

Écoute, dit-elle, c'est pour ça que je suis là, et pour rien d'autre. Si Tu admets que cela a de l'importance, Tu seras forcément sensible à mon écriture, préférant qu'elle soit de qualité, non ? Eh bien voilà, Tu sais maintenant quelle pourrait être ma récompense.

Elle est assise dans la véranda. C'est moi, l'auteure de ce livre, qui la lui ai offerte. Je lui ai fait cadeau de ma propre véranda, certes pas très grande, quatre mètres et demi sur un mètre, dans un chalet Crocus, mais on peut s'y installer tout à fait confortablement. Je lui ai également donné mon propre : « Écoute, je Te remercie pour la berge... », et j'ai même ajouté des aubergines, qu'il faut arroser régulièrement. C'est tout ce qu'elle recevra de moi.

Le reste, il faudra l'inventer.

J'inventerai ses cheveux, ses yeux, les gens qui l'entourent et aussi quelques objets. (Oh ! comme elle dépend déjà de moi. Si j'ai envie, elle va maigrir ; si j'ai envie, la peur viendra hanter ses rêves. C'est moi qui déciderai si elle aura du talent ou si elle aimera vraiment ce qu'on fait au lit. En vérité, moi aussi je dépendrai d'elle, mais c'est tout de même moi qui l'enfermerai dans ce livre, comme dans une armoire, et il est peu probable qu'elle puisse s'en échapper par la couverture.)

Pour ce qui est des objets, je lui donnerai :

une armoire fabriquée par monsieur Stach, le mari de la concierge de leur immeuble d'avant-guerre ;

des tapisseries confectionnées par elle-même ;

des assiettes rouges ;

un appareil photo Nikon.

Pour ce qui est des gens, les voici :

### LE PÈRE DE PAULA

(né en 1905, à Działoszyce ; fils d'un puisatier, marié à la fille du propriétaire d'une scierie ; communiste, combattant dans la guerre civile en Espagne et membre de la Résistance

française ; renvoyé en Pologne à la fin de la Seconde Guerre mondiale, il s'engage dans la milice citoyenne ; une fois à la retraite, il passe son baccalauréat ; il vit à Varsovie) ;

#### LA MÈRE DE PAULA

(née en 1910, à Rembertów ; elle a épousé un communiste contre la volonté de son père ; diplômée d'une école d'esthéticiennes ; après le départ en Espagne de son mari, elle élève seule leur fille ; en juin 1942, elle s'évade d'un convoi à destination du ghetto avec sa fille, sa sœur et l'enfant de celle-ci ; elles se cachent dans une villa à Międzyzylesie ; lorsque la propriétaire de la villa dénonce la sœur et l'enfant, elle se réfugie chez la mère de l'héroïne de ce livre, une ancienne cliente de son institut de beauté ; atteinte de folie, elle meurt en août 1944, à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Varsovie) ;

#### PAULA

(née en 1934, à Rembertów, près de Varsovie ; de 1942 à la fin de la guerre, elle est cachée dans l'appartement de l'héroïne de ce livre ; elle fait des études de littérature ; à partir de sa troisième année d'université et jusqu'à son départ de Pologne, elle entretient une relation intime avec Janusz, un ami de notre héroïne. Elle quitte la Pologne en 1958 et vit actuellement à Johannesburg, en Afrique du Sud) ;

#### JANUSZ

(né en 1933, à Varsovie ; fils d'un employé de banque ; durant ses études à l'université, il est très proche de Paula ; lorsque celle-ci quitte la Pologne, il épouse l'héroïne de ce livre ; il travaille dans les revues : *Forêts polonaises*, *Le Chasseur polonais* et *Cheval* ; pendant l'état de siège, il ouvre une teinturerie de cuir ; éleveur de bull-terriers et membre d'une association pour la protection canine, il est domicilié à Varsovie) ;

## JULIA

(fille de l'héroïne du livre et de Janusz, elle est née en 1960 à Varsovie ; elle étudie la mécanique de précision ; en 1982, elle fait la connaissance de Paweł, un dissident, militant du syndicat Solidarność, qui se cache chez sa mère ; elle devient son agent de liaison ; en 1983, elle donne naissance à un fils, Jakub ; actuellement, elle vit à Arezzo, en Italie) ;

## PIOTR

(jeune critique d'art, né en 1951 à Varsovie ; fils d'un médecin ; il interrompt ses études d'histoire de l'art et de sociologie à cause de problèmes cardiaques ; dans les années 1978-1979, il se lie d'amitié avec l'héroïne du livre ; il subit une opération de l'aorte en Suède, financée par l'artiste peintre Teresa P., née en 1935, à Cracovie, qu'il épouse par la suite ; il est le traducteur de Martin Buber en polonais ; fasciné durant de nombreuses années par le judaïsme, puis par le bouddhisme, il revient à la religion catholique après une retraite à l'abbaye bénédictine de Tyniec ; auteur des essais *Métanoïa* et *Les Pierres célestes*, il est publié aux éditions Znak et à Krytyka ; il habite à Zalesie Górne) ;

## A.

(né en 1930 à Vilnius ; fils d'un célèbre géographe voyageur, professeur à l'université Jan-Casimir ; il est l'auteur de nombreux ouvrages très appréciés dans le domaine de la médecine légale et de l'anthropologie ; il adapte aux conditions polonaises la méthode soviétique de reconstruction faciale à partir de crânes ; en 1982, il rencontre l'héroïne du livre ; consultant à l'Institut d'anthropologie de l'université de Varsovie, *visiting professor* dans des universités

étrangères, il collabore à *Yearbook of Physical Anthropology* ; il habite à Varsovie) ;

#### PAWEŁ

(né en 1955, à Konieczmosty ; fils d'ouvrier ; après un apprentissage professionnel, il suit des cours du soir dans un lycée technique ; à partir de 1976, il collecte de l'argent pour le fonds du Comité de défense des ouvriers et distribue le bulletin *Robotnik (Le Travailleur)* ; en août 1980, il dirige une grève ; à partir du 13 décembre 1981, il vit dans la clandestinité ; en 1982, il se cache dans l'appartement de l'héroïne du livre ; selon toute vraisemblance, il habite actuellement dans la province de Québec au Canada) ;

#### WITOLD K.

(né en 1935, à Grudziądz ; petit-fils d'un propagateur de la culture polonaise sous la domination prussienne, fils d'un activiste du Parti paysan populaire, condamné à douze ans de prison après la guerre ; vers 1950, il rencontre le père de Paula ; exclu du lycée pour ne pas avoir respecté la période de deuil après la mort de Staline, il passe son baccalauréat en candidat libre ; professeur d'histoire ; militant du syndicat *Solidarność*, à partir du 13 décembre 1981, il vit dans la clandestinité ; lors de sa collaboration avec Paweł, il fait la connaissance de l'héroïne de ce livre ; il habite à Międzylesie) ;

#### LA JOURNALISTE

(née en 1937, dans un train sur la ligne Nowogródek-Białystok ; fille d'instituteur ; avant la guerre, elle a bénéficié d'une carte de libre accès au réseau de chemins de fer polonais ; pour avoir essayé de créer une cellule de l'Union de la Jeunesse communiste dans son école d'enseignement catholique, sa note de comportement est baissée ; les professeurs du Département de journalisme de l'université de

Varsovie témoignent de l'intérêt pour son mémoire intitulé « Billet de transport gratuit » ; elle y relate sa tentative d'obtenir de la République populaire de Pologne le titre de transport gratuit qui lui avait été délivré par les autorités d'avant-guerre ; une tentative infructueuse, mais qui lui permet de décrocher un poste au journal *La Vie* et de faire la connaissance d'une employée de chemins de fer, grâce à qui elle peut acheter sans faire la queue son billet mensuel pour Otrębusy, où elle loue une chambre sans commodités ; elle se spécialise dans le reportage sur les gens ordinaires, satisfaits de leur vie, parce qu'ils ont pu mettre quelques zlotys sur leur livret d'épargne ou acheter des côtes de porc ; elle rencontre l'héroïne du livre à la rédaction de *Polityka* ; en 1981, après avoir quitté la revue, elle entreprend des démarches pour changer son lieu de naissance de « URSS » en « Białystok », soutenant avec conviction qu'elle était née à gauche de l'endroit où passe l'actuelle frontière de l'État ; son reportage sur ce sujet est refusé même par la presse d'opposition au prétexte qu'il est empreint de nationalisme ; partie à Londres avec sa fille, à la faveur du premier voyage organisé par l'agence Sporturist durant l'état de siège en Pologne, elle décide de ne pas prendre le car de retour ; elle rentre un an plus tard dans son petit deux-pièces qui empeste le carburant, car situé près d'un dépôt de bus où les chauffeurs laissent les moteurs tourner en hiver, jusqu'à mi-avril ; elle vit à Varsovie).

C'est tout au sujet des personnages.

En ce qui concerne son physique :

Elle est l'exemple parfait du type subnordique : « un mélange des types nordique et laponnoïde », lui a savamment expliqué le professeur A. lors de leur première rencontre. Juste après lui avoir demandé comment elle avait fait pour être aussi bronzée. Cheveux clairs, yeux marron. « Chez ce type, on observe souvent une dysharmonie de

la pigmentation » (toujours selon le professeur A.). Taille : 1 mètre 58 centimètres, jambes un peu trop courtes, hanches un peu trop larges. Il faudrait qu'elle mincisse. Elle va devoir suivre des régimes sophistiqués, à commencer par le régime « Pro points », puis le régime cosmonaute, pour finalement se tourner vers le domaine indéfectible de la parapsychologie ; ainsi, après quelques profondes respirations abdominales, tout en observant l'air oxygéner ses pieds et son cerveau, elle répétera trois fois : « Par l'extraordinaire force de ma pleine conscience et la sagesse profonde de mon Moi supérieur, j'ordonne que mon corps se mette instantanément à perdre du poids... »

(Oh ! comme elle dépend de moi...)

Quant à ses notes...

*Hé, tu es là ? C'est bien. Et moi ? Oui, moi. Est-ce que j'existe encore ? En écrivant ICI ou LÀ-BAS, je pense au temps, pas à un lieu. Est-ce que chez toi, dans ton temps, j'existe toujours ? Barbara Sadowska soutient pourtant qu'entre ici et là-bas, il n'y a rien, pas même une vitre, mais elle parle d'autre chose...*

*Et la rivière Narew ? Existe-t-elle encore chez toi ?*

*Et la berge ?*

*Il fait si bon ici, chez nous, sur la haute berge. L'été est arrivé, l'air est soyeux et la douceur de la soirée colle à la peau... Dans le Caucase, on qualifie cet air de barkhatnoïé, comme du velours. Le soldat qui n'avait pas réussi à charger son arme l'aurait compris sans l'aide d'un dictionnaire. Récemment, quelqu'un a déterré son testament : des cartouches plates contenant de la poudre, avec l'instruction suivante en russe : Ouvrir directement avant de tirer. À côté se trouvait la crosse d'un revolver. Logiquement, on aurait dû trouver aussi la main qui le tenait, éventuellement l'os de la hanche si le revolver n'avait pas été dégainé. Contrairement aux cartouches soviétiques, le revolver, lui, était allemand, ce qui revient à dire que l'os l'était aussi. Nous l'avons même cherché, mais sans succès. Après la guerre, il était impossible de tout*

*déterrer, ramasser, aussi découvrons-nous – aujourd’hui encore ! – des débris et des ossements laissés par les deux armées sur les rives de la Narew. Pour finir, nous remontons du puits une bouteille de vin blanc bien refroidi et nous contemplons la rivière en nous demandant si, eux, ils ont seulement eu le temps de voir ce paysage. Non, ils n’ont pas dû le voir, constatons-nous avec compassion, en hiver rien n’était encore vert, ni la berge escarpée, ni les feuilles de bardane en contrebas, ni les roseaux de l’autre côté de la rivière. Rien.*

*Nous faisons descendre une autre bouteille dans le puits ; en disant « eux », nous pensons à la fois au soldat russe qui n’avait pas ouvert la cartouche avant de tirer et à l’Allemand qui ne s’était pas servi de son revolver. Ils ne nous importunent pas, ne hantent pas nos rêves, et nous nous plaisons à croire qu’ils nous sont favorables.*

*Hé !*

*Est-ce que dans ton temps notre berge existe toujours ?*

Son obsession de la guerre m’exaspère. On dirait que, pour elle, tout événement important est inévitablement lié à cette période. Même lorsqu’il lui arrive d’admettre qu’en temps normal aussi des faits décisifs peuvent se produire, elle le reconnaît avec un petit air de supériorité.

Moi – au contraire. J’ai l’intention d’écrire un livre qui ne parle pas de la guerre ; idéalement, le mot « guerre » ne devrait même pas y figurer. Avec quelques autres mots, comme « juif », par exemple. Écrire un livre sans employer les mots : « Polonais », « Allemand », « juif », « guerre », oui, ça me plairait bien. (Employer « Polonais » pour distinguer de « juif » ? Ce n’est pas vraiment approprié, j’en conviens, mais que choisir alors ? Slave ? Aryen ? Quelqu’un m’a proposé *icitoyens*. Des citoyens d’ici. De souche. Pas mal, en effet.) Barbara Sadowska, elle, a décidé d’établir une liste de mots à ne pas prononcer en sa présence. « Enfant », « treize », « baccalauréat », « mai »... Ne me parlez surtout

pas d'enfants ! nous demande-t-elle, et un jour il s'avère qu'on ne peut pas lui parler de petits-enfants non plus, ce qui est tout de même assez contraignant. « Tu es venue m'annoncer que je n'aurai pas de petits-enfants », dit-elle en adressant un sourire à mon héroïne. (« Ne me parlez pas du mois de mai ni d'enfants ni de baccalauréat ni de courage ni d'avenir, ne me parlez pas du grain mort qui portera ses fruits... »)

*Dans ton temps à toi, tu es plus âgé que ne l'est aujourd'hui ma fille, et ma fille est plus âgée que moi maintenant – et moi, cela me fera quel âge alors ? Soixante-dix ans ? Bon, d'accord. (En vérité, j'ignore de quel temps il s'agit, après tout, peut-être de tous les futurs possibles, mais il est difficile de se l'imaginer, il faut en choisir un, au hasard.) Disons soixante-dix ? Dans ce cas, je devrais entamer sérieusement des préparatifs. Avec sérénité. Des rangements nécessaires, des explications détaillées – à qui le piano, à qui l'armoire, à qui la lampe. Comme l'avait fait ma mère, elle savait pertinemment qu'elle était de passage et ne s'était jamais établie nulle part définitivement. J'ai l'intention d'adopter son attitude, tellement plus simple pour l'entourage.*

*Très bien, soixante-dix ans. Est-ce que je ressemble à cette déesse bouriate qui était si grosse que son menton tombait sur ses seins, que ses seins tombaient sur son ventre et son ventre sur ses genoux ?*

*C'est du joli ! Autour de nous, on assiste à l'explosion de la liberté – dis, chez toi, nous sommes déjà libres, n'est-ce pas ? – et moi, j'ai le ventre qui tombe sur mes genoux.*

*J'ai lu quelque part qu'il faudrait éprouver à l'avance ce qui nous fait le plus peur. Dès aujourd'hui, je dois donc me préparer à avoir les mains d'une septuagénaire et à ne plus attendre grand-chose.*

*Je suis assise dans ma véranda.*

*Je ne lève pas la tête quand j'entends soudain une voiture s'arrêter devant chez nous. Je n'attends ni le lundi ni le samedi. Mon modèle, c'est ma voisine, une femme en surpoids, dont le vieux jogging*

*commence à exhaler une odeur suspecte, et qui a une vie remplie de travail.*

*Mes aubergines auraient grand besoin d'eau. Tiens, la voiture est repartie.*

*Hé, tu m'entends ? Est-ce que chez toi...*

*Les uns vivent, les autres écrivent, ai-je lu quelque part. Ceux qui vivent divisent le monde – ils construisent, détruisent, luttent, gouvernent –, tandis que ceux qui écrivent rassemblent. Je l'ai compris à Mycènes, dans cet horrible château où errent les esprits des assassins et de leurs victimes, ils se glissent dans les cheveux des visiteurs et attirent l'attention sur eux avec une obstination indécente, tout ça pour rester encore un peu avec nous. Parmi les fantômes et les pierres qui, sans même qu'on y touche, chutent dans le vide avec un écho retentissant, déambulent des familles africaines, des scouts anglais qui marchent au pas, des Japonaises en vêtements colorés qui gloussent d'un petit rire. Agamemnon ? s'écrient-elles, car les trajets vers les tombeaux ne sont pas indiqués. Quelqu'un montre la direction vers Agamemnon. Égisthe ? s'enquiert un autre. Puis ils se saluent gentiment et repartent chacun de leur côté, qui vers un assassin, qui vers une victime. Qui leur a appris ces noms ? Qui les a unis dans leur recherche commune ? L'écrivain.*

*Ceux que l'on attend divisent le monde en ceux qui attendent et ceux qui sont attendus. Ceux qui écrivent – l'unissent. Si je parviens à raconter ma façon de ne pas écouter le bruit d'une voiture qui ralentit, je me ferai comprendre par tous les gens qui n'attendent rien, assis dans leur véranda, ou n'importe où d'ailleurs, et ils s'uniront avec moi dans ce détachement fièrement partagé.*

*Oui, nous qui décrivons le monde n'avons rien à nous reprocher.*

*Hé !*

*Tu m'écoutes ?*

*Là-bas, chez toi... La cité de Mycènes existe-t-elle encore ?*

Le temps présent de ce livre commence le jeudi 31 mai 1984, peu après huit heures. Elle marche dans les ruelles du

quartier de Muranów, en direction de Leszno ; lui marche à ses côtés, il s'appelle A. Il est persuadé qu'à cette heure matinale aucun des passants qu'ils croisent n'est chercheur à l'Académie de médecine. Il se sent parfaitement anonyme, en sécurité, si bien que dans la rue Karmelicka, à la hauteur de l'église, il décide de l'embrasser. Il le fait avec maladresse, qui plus est ses lèvres sont froides. *Il a les lèvres froides*, pense-t-elle furtivement, distraite, car elle remarque une voiture de police dans l'espace entre deux immeubles. La vue des fourgons de police à travers la vitre du bar *Le Paragraphe* augmente encore son inquiétude. (Elle met la main dans la poche de sa veste ; sans sortir son appareil photo, elle tourne la molette d'avancement du film ; tout en cachant son Olympus d'une main, elle le porte rapidement à son œil.) « On me l'a promis, répète A., ils sont obligés de laisser entrer un peu de public ordinaire. » Elle n'est pas certaine d'avoir bien cadré les policiers en faction devant le Palais de Justice, mais renonce à prendre d'autres photos et glisse l'Olympus dans sa poche.

En effet, au secrétariat, on lui remet une petite fiche couleur vert céladon où l'on peut lire : « Tribunal de Varsovie. Carte d'admission, salle n° 252. Affaire – M. Wysocki et autres, dossier n° IV 122/84 ». Dans la colonne « Nom et prénom de la personne autorisée... », une fonctionnaire que A. connaît depuis des années (non, non, c'est juste une relation professionnelle !) inscrit ses données personnelles à partir d'un justificatif.

Son prénom ? Il faudrait d'abord savoir quand elle est née, car les prénoms sont le reflet d'une époque. Ce n'est pas l'unique raison. La date de naissance est particulièrement importante de nos jours, mieux vaut être né au bon moment, surtout pas trop tôt. De préférence, à une période qui rend impossibles certaines choses. Comme, par exemple, verser des larmes aux funérailles de Staline (rompre le deuil avant l'heure, ça, oui – mais pas question

de verser des larmes), écouter le discours de Khrouchtchev lu à une réunion organisée à la hâte par la cellule du Parti de votre entreprise (il faut surtout éviter d'être la personne qui en fait la lecture à haute voix !), il est également préférable de ne pas avoir eu à remplir son bulletin d'adhésion au Parti en pleine euphorie d'octobre 1956, et ainsi de suite. Lors d'une réception à l'ambassade britannique, un intellectuel conservateur s'était adressé aux Polonais qui y étaient présents : « Y a-t-il parmi vous des quinquagénaires qui n'ont jamais été membres du Parti communiste ? » Eh bien, il est vraiment gênant d'avoir cinquante ans dans une fête à l'ambassade britannique.

Je ne peux tout de même pas faire une vacherie à mon héroïne. Elle aura quarante-sept ans. Son prénom doit donc dater d'avant la guerre : Zofia, Barbara, Maria... ennuyeux et solennel ! Les années cinquante, on s'en souvient, ont vu apparaître leur lot de Violetta et de Mariola, le chic des masses laborieuses propulsées dans des villes, ce qui pourtant était nettement mieux que Ninel, prénom créé à la gloire du chef de la révolution d'Octobre, son anagramme. Les années soixante, avec les Agata, les Dorota, les Magda, donnent dans un style rustique. Avec l'ouverture vers le monde dans les années soixante-dix, on a eu droit un moment à Patricia. Dans les années quatre-vingt, on observe le retour aux vieilles valeurs de la tradition nationale et le regain des Zofia et des Maria, prénoms certes un peu ennuyeux, mais les seuls en définitive qui se sont révélés sûrs et durables...

Existe-t-il des prénoms véritables, authentiques, qui ne soient pas marqués par une époque ? Peut-être uniquement ceux dont la sonorité, depuis longtemps détachée d'une personne, déclenche un trouble léger, comme la douleur adoucie par un médicament. Pour Paula, Janusz était sans conteste un prénom vrai, même si elle n'avait pas le droit de voir le garçon qui le portait. Pour Celina,

mon héroïne, ce prénom était Paula (Paula, Ditta, Marcel, les années trente, le Komintern, les prénoms du prolétariat mondial).

Ainsi, mon héroïne s'appelle Celina. Sa mère adorait *Les Jeunes Filles de Nowolipki*, et ce prénom lui faisait penser à l'un des personnages principaux du roman. Lorsque Paula était arrivée dans leur appartement et qu'il avait fallu changer son prénom, la mère avait opté pour Pola – en l'honneur de l'écrivaine Pola Gojawiczyńska, évidemment.

D'ailleurs, la gamine s'appelait toujours Pola quand son père était revenu de l'étranger après la guerre.

– Pola ? répéta-t-il avec désapprobation, tandis que la mère de Celina tentait de lui expliquer qu'en cette période-là, c'était un prénom bien plus approprié.

« Vous comprenez », disait-elle à cet homme brun, petit et agité, à qui il fallait sans arrêt expliquer quelque chose, par exemple pourquoi il était devenu impossible de continuer à cacher la mère de Paula dans l'armoire.

– Le pire, c'est qu'elle avait cessé de comprendre ce qui se passait autour de nous, poursuivit la mère de Celina. Vous savez, monsieur, une fois elle s'est mise à chanter à voix haute en plein jour, derrière l'armoire...

– Elle avait une belle voix, n'est-ce pas ? s'anima le père de Paula en lui coupant la parole.

– Elle se plaisait bien à l'hôpital, reprit la mère de Celina. N'étaient les combats acharnés dans la vieille ville... (elle se dit qu'elle devrait encore tout lui préciser, vu qu'il n'était pas là durant l'insurrection de Varsovie) qui, hélas ! n'ont pas épargné l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu...

Elle s'interrompit de nouveau, car le père de Paula se mit à fredonner.

– *Hourra, je suis une fille de la montagne, moi, la, la, la...* C'est ce qu'elle chantait, n'est-ce pas ? *Princesse Czardas*, son

air préféré. *La montagne est mon beerceau...* C'est bien ça, non ? lança-t-il dans un sourire.

– Oui, en effet, approuva-t-elle en lui rendant son sourire, et elle n'essaya plus d'explicitier quoi que ce soit au père de Paula.

Dans le temps présent de ce livre, Celina monte au deuxième étage du tribunal. Au milieu d'un couloir, une foule se masse devant la salle numéro 252 ; le couloir est barré à l'aide de bancs, les gardiens vérifient les papiers d'identité et regardent à l'intérieur des sacs. Celina présente la fiche vert céladon et son sac (son petit Olympus XA2 est dans sa poche), elle s'assoit sur une chaise près de la porte. Du côté des fenêtres se tiennent de jeunes hommes bien bâtis. Robes de magistrat, caméras, lumières, public. Un vrai théâtre. Du fond de la salle, Barbara Sadowska avance vers la table des juges. Elle dépasse la rangée de Celina. Des yeux brillants, immobiles, une croix noire sur la poitrine, elle porte une veste en jean. Son apparition constitue la première incursion du réel dans ce théâtre. Sa veste surtout, trop ample, en jean. « Madame Sadowska renonce à intervenir en tant qu'accusateur subsidiaire », déclare le juge. Celina décide de considérer cette femme d'un regard neuf, comme si elle la voyait pour la première fois. Une femme mince aux cheveux courts... Elle a enfilé la veste de Grzesio<sup>1</sup>, pense Celina, qui doit se concentrer sur l'affaire puisqu'elle est ici pour prendre des notes.

... Le 11 mai 1983, Grzegorz Przemysk, élève au lycée Frycz-Modrzewski à Varsovie, s'était présenté au baccalauréat. Le 12 mai, il a reçu la visite de ses amis, ils ont bu du vin ensemble, puis sont allés se promener dans la vieille ville.

... Sur le chemin du retour, Grzegorz a enlacé Cezary Filozof...

---

1. Diminutif affectueux de Grzegorz. (*N.d.T.*)

(Une grosse femme aux cheveux oxygénés tient l'acte d'accusation dans ses mains baguées ; elle transpire ; il fait chaud ; sous sa toge de magistrat, on aperçoit une robe d'été imprimée de fleurs rouges.)

... il s'est accroché à son dos, et tous les deux sont tombés sur le trottoir, ce fait a été observé par un détachement de ZOMO<sup>1</sup> en patrouille... étant donné la situation, Przemysk a été conduit au commissariat...

... un autre fonctionnaire de police s'est approché, muni d'une matraque...

... là-dessus, Denkwicz est arrivé, qui s'est adressé aux policiers en ces termes : « Frappez-le sans laisser de traces »...

... l'ambulance a transporté Grzegorz Przemysk aux urgences de l'hôpital de la rue Hoża. Dans le hall, l'ambulancier Wysocki a posé par inadvertance son pied chaussé d'Adidas sur le ventre de Przemysk, allongé sur le brancard. De l'avis du prévenu, cela a occasionné des lésions entraînant la mort...

... le 14 mai, à minuit et quart, une intervention chirurgicale a eu lieu au cours de laquelle ont été constatées : des ecchymoses abdominales généralisées, une perforation du côlon, une péritonite purulente fécale diffuse...

... une détérioration critique de l'état du patient a été observée, suivie d'un arrêt cardiaque. La tentative de réanimation s'est révélée inefficace. À quinze heures quinze, Grzegorz Przemysk fut déclaré mort.

Celina sait bien que fondre en larmes maintenant serait étrange, voire ridicule, elle essaie de ne pas penser au ventre de Grzegorz, fils de Barbara Sadowska. À son habitude, elle se met à remercier. Elle le fait avec application et

---

1. La ZOMO, Réserve motorisée de la Milice, était une unité d'élite de la police polonaise à l'époque communiste. Créée pour assurer la sécurité des événements de masse, elle s'est fait connaître par sa brutalité lors de répressions politiques durant l'état de siège en Pologne. (N.d.T.)

recueillement : Écoute, je Te remercie, par bonheur ce n'est pas mon enfant qui se trouvait sur la place du Château ce jour-là, à dix-sept heures quarante. Heureusement, le ventre de mon enfant ne présente aucune lésion...

Du tribunal, elle se rend directement chez le père de Paula. Janusz, lui, avait l'habitude de dire « chez papa », ce qui agaçait Celina, et elle le corrigeait toujours : « chez le père de Paula ». Elle l'avait ainsi corrigé durant vingt-cinq ans, depuis le jour où Paula était partie, mais ce matin-là elle lui annonça : « Après la séance au tribunal, je passerai chez papa. » Elle fut surprise par la remarque de Janusz : « Tiens, je vois que depuis quelque temps cette forme ne te dérange plus... » Elle se dit que cela pouvait avoir un rapport avec A. Comme tant d'autres choses qui ne l'énervaient ni ne la dérangeaient plus. (« Nous étions moins aimables, l'un sans l'autre », se plaît à dire A.)

Le père de Paula habite rue Puławska, dans un immeuble d'avant-guerre avec une belle cage d'escalier et des appartements spacieux.

Elle connaît ce genre d'appartements. Ils se situent principalement dans de beaux quartiers, rien à voir avec celui de Stegny avec ses barres d'immeubles. Plutôt dans les rues Lwowska, Wiejska, Śniadeckich, ou dans la partie résidentielle de Mokotów ; des appartements si hauts de plafond qu'elle se demande comment font les locataires pour enlever les toiles d'araignée. Tous ces appartements, elle les trouve sinistres et vides. Les jeunes n'y habitent plus, ils sont depuis longtemps partis à l'étranger, et les quelques rares qui s'y réunissent parfois encore le font pour une raison qu'il vaut mieux ignorer. Un petit vieux maigre et triste, le propriétaire, apparaît alors à la fenêtre, il jette des coups d'œil nerveux dans la rue, ou bien il regarde par le judas pour surveiller le palier.

À cet instant aussi, Celina sent un regard se poser sur elle à travers l'œilleton.

– Pourquoi tu sonnes une seule fois ? demande le père de Paula d’une voix grincheuse. Tu sais bien qu’il faut sonner deux fois, non ?

Qu’est-ce qu’il manigance, encore une réunion secrète ? se demande Celina, car le père de Paula avait l’habitude de la prévenir lorsqu’il recevait. Elle arrivait alors un peu en avance, apportait un gâteau et préparait du café dans un thermos. Au début, elle se sentait mal à l’aise – elle n’était ni sa fille ni sa belle-fille, et la présenter comme « la femme actuelle de mon ancien gendre » ne lui semblait pas non plus être la formule la plus heureuse. En fin de compte, ils avaient opté pour « l’amie de Paula », ce qui était bien plus naturel et arrangeait tout le monde.

– J’ai trouvé des citrons et du Curantyl, annonce Celina.

Elle déballe les achats et balaie la pièce du regard. Comme toujours, elle observe sa propre réaction. Elle se sent calme, apaisée. *Mon regard est serein*, pense-t-elle.

– Est-ce que tu sais que le Curantyl n’agit pas sans aspirine ? Les médecins ne sont pas tous au courant. (Cette information, évidemment, lui vient de A.)

Dans la pièce, rien n’a changé. Toujours les mêmes meubles en bois de sapin – Paula adorait le style rustique –, des brochures traduites du russe, avec les commentaires du *Capital*, assez anciennes pour avoir été éditées clandestinement. Épinglé sur une natte murale, un calendrier du syndicat Solidarność : en couverture, la photo d’une foule sous des parapluies.

Depuis le départ de Paula, le seul nouveau meuble est une armoire que le père a placée d’une curieuse façon, un peu de travers. Sur la paroi latérale, quelqu’un a punaisé une grande photo du pape Jean-Paul II.

Celina se souvient du jour où ils ont transporté cette armoire. C’était en 1964, quelques années après le départ de Paula, quelques mois avant le décès de la mère de Celina. Après son dernier retour de l’hôpital, sa mère

avait doucement entamé les préparatifs, en commençant par ranger ses placards, en vue de répartir ses biens – à qui le piano, à qui la lampe –, puis elle avait invité le père de Paula à prendre un thé. Ce dernier, fraîchement rentré de Paris, leur parla de *La Cantatrice chauve*. Il habitait rue de la Huchette.

– Au coin de la rue de la Huchette et de la rue de la Harpe, près de la boulangerie qui vend d'excellentes baguettes, précisa-t-il.

Et ils ressentirent tous ce fameux *mal de Paris*<sup>1</sup> qui transparaissait dans sa voix lorsqu'il égrenait ces noms. Il logeait près du théâtre et était quasiment sûr d'y avoir croisé, un jour, Ionesco en personne.

– Et vous êtes allé aux obsèques de Thorez, père ? demanda Janusz, vu que le dirigeant des communistes français était mort pendant que le père de Paula séjournait à Paris.

Ils apprirent alors que le père de Paula ne s'était pas rendu à l'enterrement. Il travaillait dans une petite usine de tricot, la même, paraît-il, que trente ans auparavant, à son arrivée en France après la guerre d'Espagne ; tout le personnel s'apprêtait à y aller, même le patron les y avait encouragés, mais lui, il avait dit : non. Il était resté seul à l'usine et n'avait pas débranché sa machine un seul instant.

– Mais pourquoi donc ? s'étonna la mère de Celina. Durant des années, vous étiez pourtant...

– Justement, lança le père de Paula, et le nom de Thorez ne fut plus évoqué.

Lorsqu'ils eurent fini le thé et la confiture d'abricot (« Les abricots de notre jardin, précisa la mère de Celina, ils ont eu le temps de mûrir pour que je puisse encore faire des confitures une dernière fois. ») Ce à quoi le père de Paula répliqua avec vigueur : « Mais voyons, Zofia, vous en ferez encore de très nombreuses fois... », la mère de Celina déclara :

---

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

– J’aimerais vous laisser quelque chose en souvenir.

– Oh non, sans façon ! s’exclama le père de Paula, confus. Ou alors juste un menu objet, une babiole, si c’est nécessaire...

– C’est exactement ce que je me suis dit : je vais lui laisser un menu objet, reprit la mère de Celina avec un certain amusement. Est-ce que vous pourriez l’emporter aujourd’hui même ? C’est juste derrière vous... Oui, c’est ça.

Derrière se trouvait l’armoire.

– Elle ne rentrera jamais dans l’appartement de ma fille, je me suis donc dit que vous pourriez peut-être...

Ce n’était pas tout à fait exact : en vérité, Celina détestait ce meuble, indépendamment de ses dimensions. Le père de Paula s’approcha de l’armoire et toucha délicatement la porte.

– C’est l’œuvre de monsieur Stach. Est-ce que je vous l’ai déjà raconté ? Il nous a fabriqué le canapé du salon avant la guerre, puis cette armoire pendant l’Occupation. Et maintenant, il aurait très bien pu me faire un cercueil s’il était encore en vie. Chaque famille devrait avoir son médecin et son menuisier, qu’il disait.

À ce moment-là, Celina s’était dit que sa mère était devenue une vieille radoteuse. Après tout, le père de Paula n’avait peut-être aucune envie de cette armoire. Mais le père la voulait, il avait même insisté pour l’avoir, oui, absolument. Ainsi l’armoire qui avait abrité Paula et sa mère, la grande armoire de derrière laquelle avait un jour retenti l’air de *La Princesse Czardas*, s’était-elle retrouvée dans l’appartement de la rue Puławska. Celina et Janusz aidèrent à la transporter et à l’installer, et alors qu’ils terminaient le beaujolais rapporté de Paris par le père de Paula, celui-ci déclara :

– Je sais ce qui s’est passé à l’hôpital. Il a été occupé par les insurgés, mais les Allemands ont creusé un tunnel et ont réussi à entrer. C’était un samedi. L’incendie s’est déclaré, car ils ont mis le feu à la cave, et les fous ont